



Echange d'espace et de savoir entre générations

Les ambivalences de l'individualisme contemporain

Fondations et charpentes urbaines de maisonnées intergénérationnelles

Sophie Némoz

« C'est l'histoire de Sarah et Frida. Sarah, une étudiante qui affiche une vingtaine d'années et Frida, une retraitée qui balade gaiement ses quatre-vingt-douze printemps. Toutes les deux n'ont *a priori* rien en commun. Et pourtant, elles partagent un trois-pièces dans le 17^e depuis le mois d'octobre », ainsi commence un article du *Journal du Dimanche*, paru le 27 février 2005. « Deux solitudes qui font bon ménage. L'une a besoin d'un toit. L'autre ne peut plus vivre seule » commente un entrefilet du gratuit parisien *20 minutes*, le 29 mars 2005. « Ma coloc est une mamie » titre enfin la rubrique « Vie étudiante » de la revue *Phosphore*, en mai 2005.

À lire la presse, des mises en ménage improbables se sont récemment multipliées sur le territoire français, comme un remède expérimental à l'individualisme solipsiste. En effet, alors que les étudiants trouvent de plus en plus difficilement des logements dans les grandes villes universitaires d'Europe, de nombreuses personnes âgées vivent seules et disposent, dans ces mêmes espaces urbains, de patrimoines immobiliers de deux pièces ou plus. Devant la croissance numérique de ces deux populations dans les métropoles occidentales, sous les effets respectifs de la démocratisation de l'enseignement supérieur et du vieillissement démographique, l'Espagne, suivie par d'autres pays européens dont la France, appelle à la mixité intergénérationnelle, en encourageant depuis quelques années l'hébergement d'étudiants au domicile de propriétaires retraités contre divers services rendus (ménage, course, compagnie...). Si la formulation politique de l'enjeu de mixité prend clairement les traits d'une « fable allégorique » dans laquelle « le corps social produirait, par l'émulsion des interactions individuelles, une socialité pacifiée, du lian social gommant les différences » (Jaillet, 1998, p. 41), il s'agit dans cet article d'interroger empiriquement ses supposés « principes actifs », pour reprendre une terminologie pharmaceutique. Est-ce que la cohabitation d'un étudiant et d'une personne âgée sous un même toit peut à elle seule augurer de nouvelles solidarités urbaines entre des individus situés aux frontières de

deux âges de la vie ? « Dans quelle mesure la réduction de la distance sociale s'opère-t-elle par la proximité spatiale » (Chamboredon, Lemaire, 1970) ? C'est en ces termes désormais célèbres que le logement intergénérationnel sera ici questionné, sans quoi il risque de ne faire référence qu'à une sorte d'utopie sociétale, à un présupposé spatialiste dénué d'éclairage sociologique.

Pour saisir les dimensions urbaine et interculturelle de ce type extrafamilial de rapprochements résidentiels, j'ai choisi, dans le cadre de mon travail de seconde année de Master de sociologie, de l'étudier de manière fine dans deux métropoles européennes, comparables au regard du nombre d'étudiants et de personnes âgées que ces territoires accueillent¹, à savoir : la région parisienne et la communauté madrilène. Grâce à une approche sociologique, qualitative, proche du vécu individuel, il a été possible d'explorer ce phénomène social émergent, dissimulé dans les plis d'une expérience hors de portée des quantifications statistiques. En effet, au printemps 2006, une centaine de cohabitations de ce mode était recensée en région parisienne et un peu moins de 200 dans la communauté de Madrid. Le procédé d'investigation alors employé permet de se focaliser sur des cas particuliers, certes non représentatifs des moyennes normées mais éclairant une autre façon de faire, socialement novatrice. Afin de cerner la place que l'individualisme occupe dans la production de l'urbain autrement qu'à travers l'individu lambda qui n'a de réalité que statistique, une vingtaine d'entretiens approfondis ont donc été réalisés séparément auprès de personnes âgées et d'étudiants vivant

1. La région parisienne compte 417 000 personnes âgées de plus de 60 ans et 550 000 étudiants (chiffres de novembre 2005, disponibles sur le site de la région Île-de-France : www.iledefrance.fr). La Communauté de Madrid abrite, quant à elle, 340 000 personnes âgées de plus de 65 ans et 400 000 étudiants (chiffres disponibles sur le site officiel de la Communauté de Madrid : www.munimadrid.es).



Le placard de Mihai chez Marie-Rose



La cuisine tenue en commun

sous un même toit. Cet échantillon de personnes interrogées, âgées de 18 à 96 ans, regroupe une dizaine de ménages répartie équitablement entre les capitales française et espagnole.

Dans le sillage des « chantiers de connaissance » ouverts par Alain Bourdin, cette investigation sociologique considère ainsi « l'individu comme cadre d'expérience » (2005). Cette perspective inductive offre la possibilité de repérer comment un individualisme concret (entendu comme un ensemble de représentations et de pratiques sociales) instaure de manière contre intuitive de nouvelles cohabitations urbaines. Cette analyse, à partir des institutions locales qui promeuvent des logements intergénérationnels à Paris et à Madrid, porte sur le quotidien vécu par leurs cohabitants, en passant par leur prise de décision d'emménager ensemble. Il s'agit d'observer dans quelle mesure l'individualisme est un fait social aussi ambivalent et complexe que décisif dans les métropoles contemporaines.

Le logement intergénérationnel : une promotion institutionnelle de supports d'individuation urbaine

« Logement intergénérationnel » en français, « alojamiento intergeneracional » en espagnol : deux expressions qui, de la communauté madrilène à la région parisienne, désignent l'accueil des étudiants au domicile des personnes âgées. Ce vocabulaire n'est pas neutre. Employé ni par les étudiants,

ni par leurs hôtes plus âgés, il procède des registres d'actions institutionnelles qui orchestrent ce mode particulier de cohabitation. Que ce soit les trois associations créées au cours des années 2004-2005 en Île-de-France : « Le Pari-Solidaire », « Atout'âge » et « Logement-intergénération » ou l'ONG « Solidarios para el desarrollo »² et la fondation « Viure y Convivre »³, établies respectivement en 1996 et 1997 à Madrid, l'ensemble de ces acteurs locaux ont été rencontrés lors de la phase exploratoire de cette étude socio-culturelle. À cet horizon méso-social, dit aussi organisationnel, ces institutions françaises et espagnoles partagent une vision individualiste relativement semblable de leurs sociétés urbaines (Bourdin, 2005). Aussi s'agit-il de comprendre en quoi leurs initiatives se présentent sous une même formule protocolaire comme une offre d'individuation pour les étudiants et les personnes âgées plus qu'elles ne cherchent à les soumettre à un ordre de cohésion sociale.

De part et d'autre des Pyrénées, la genèse territoriale de ces acteurs institutionnels se rattache dans leurs discours, à la nouvelle problématique urbaine que posent conjointement la radicalisation du processus d'individualisation et l'importante « gérontocroissance » de leurs métropoles⁴ (Dumont, 2006, p. 39). Les organisations madrilènes étaient

2. « Solidaires pour le développement ».

3. « Vivre et vivre avec ».

4. Selon la publication d'Eurostat de janvier 2006, les personnes âgées de 60 ans et plus représenteraient 17 % de la population d'Île-de-France et 19,2 % dans la communauté de Madrid.



Sophie Némoz

Le partage du réfrigérateur

ainsi leur argumentaire sur « l'entrée d'une fraction croissante de femmes sur le marché de l'emploi depuis 1985, qui tend à diminuer pour l'avenir du fait des mobilités professionnelles induites et de la perte de temps libre, l'aide informelle, essentiellement féminine, apportée aux membres âgés de la famille » (Androher Biosca, 2000, p. 31). Le modèle latin de l'État social semblant quelque peu dépassé dans la capitale espagnole, les instances publiques de la Communauté de Madrid ont contribué de diverses manières à l'émergence de deux porteurs locaux de ce programme résidentiel novateur. Du côté des associations franciliennes, c'est moins l'aptitude oblatrice des femmes et la structure de la famille étendue qui sont regrettées. L'élan associatif de la région parisienne s'enracine davantage dans des principes politiques particulièrement chers à la France (les droits de l'homme, la protection des libertés individuelles...). Ces valeurs individualistes sont en l'occurrence revendiquées par des citadines franciliennes quadra voire quinquagénaires. Appartenant aux générations pivots⁵, les fondatrices du « logement intergénérationnel » en Île-de-France incarnent précisément les « principaux aidants familiaux des personnes âgées et des étudiants » (Attias-Donfut, 1995). Fortes de leurs propres expériences, elles ont défendu l'intérêt de leur projet associatif auprès de plusieurs collectivités publiques qui l'ont par la suite soutenu aux moyens de subventions régionales, départementales et municipales. Sous les effets conjugués de la détraditionnalisation et de l'autonomisation des comportements féminins notamment dans ces deux métropoles européennes, la cohabitation d'un étudiant et d'un retraité vieillissant s'apparente dès lors



Sophie Némoz

Chacun a ses produits alimentaires

non seulement à une nouvelle configuration urbaine mais à une véritable opportunité sociale face aux *hiatus* contemporains.

En effet, bien que relayé par des formes institutionnelles différentes du fait de la diversité des gouvernances franco-espagnoles, le rapprochement résidentiel de ces deux âges de la vie apporterait tant à Madrid qu'à Paris, les « supports sociaux nécessaires à leur individualité » (Castel, Haroche, 2001). « Propriété privée » contre « propriété de soi », tel en est le principe moteur, dans une région parisienne où « 70 % des retraités, habitant seuls, possèdent une résidence de deux pièces ou plus » (Minodier, Rieg, 2004, p. 2) et une communauté madrilène où « 60 % des personnes âgées disposent à elles seules d'une propriété supérieure à trois pièces » (Fernandez, 2002) alors que « 40,3 % des étudiants des grandes métropoles européennes déclarent avoir trouvé difficilement un logement » (*Eurostudent*, 2003). C'est bien en s'appuyant sur ce déséquilibre générateur, inégalité résidentielle qui sépare les âges de leurs villes que les acteurs institutionnels présentent le logement comme le périmètre urbain le plus vertueux pour instiguer de la mixité intergénérationnelle. Sous un même toit, l'étudiant et la personne âgée formeraient un foyer autonome et harmonieux. Il résoudrait d'une part le double poids de l'isolement et des tâches quotidiennes subi par l'individu vieillissant ; d'autre

5. Expression employée en démographie pour désigner « les personnes appartenant à une famille de trois générations adultes, ayant au moins un enfant et un parent vivant ».

part, la précarité matérielle à laquelle celui qui poursuit des études supérieures est durablement confronté.

Produite des mœurs individualistes des métropoles, loin de former un réseau structuré d'acteurs, l'institutionnalisation du « logement intergénérationnel » conçoit ainsi de manière paradoxale la solidarité urbaine comme un mariage d'intérêts individuels. Son ambition est que « chacun puisse trouver chaussure à son pied » comme le résume de façon prosaïque la fondatrice d'une des associations parisiennes. Pour ce faire, les acteurs institutionnels parient moins sur une séduction relationnelle entre la figure vieillissante et le visage de la jeunesse que sur la rationalisation respective de leurs attentes résidentielles. À partir de l'observation transversale de la Communauté de Madrid et de l'Île-de-France, il ressort qu'un même protocole opérationnel régit, tel un système d'actions concret, ces mises en ménage intergénérationnelles : entrevues individuelles avec les divers postulants, puis arbitrage au cas par cas de la rencontre des deux parties, autant d'indicateurs qui dévoilent la volonté d'encadrer le social, pour optimiser l'utilité des relations. Si ces pratiques institutionnelles se veulent garantes de l'individualité des cohabitants, qu'est-ce qui, au-delà de ces enchantements d'utilité réciproque, décide ces derniers à un côtoiement quotidien ?

Le rapprochement résidentiel : une prise de risque individuelle sous contraintes métropolitaines

Dans son article intitulé « Mixité sociale : une utopie urbaine et urbanistique », Gérard Baudin reproche aux politiques urbaines de ne pas s'attaquer aux motivations « du vouloir vivre entre soi » (1999, p. 10). À rebours, notre lecture des métropoles au prisme de l'individu s'intéresse au processus microsociale de décision à l'origine de l'installation d'un étudiant chez une personne âgée. À cette échelle d'observation, « la rationalité n'existe pas en soi (...) mais est relative aux interactions entre plusieurs acteurs sous contraintes de situation » (Desjeux, 2004, p. 19). De notre écoute des principaux protagonistes, qu'ils soient citadins madrilènes ou parisiens, l'emménagement ensemble ne s'apparente guère à un coup de cœur pour un autre âge de la vie mais plutôt à une union de raison, à un rapprochement sélectif plus qu'électif. Il s'agit de comprendre comment l'individualisme métropolitain conduit paradoxalement ces deux générations à prendre le risque d'une proximité contrainte.

Selon nos interlocuteurs, tant l'âge des études que celui du vieillissement mettent à l'épreuve l'autonomie résidentielle. Tout d'abord, la dispersion inégale des filières d'enseignement supérieur, et de leur prestige, suscite de véritables carrières estudiantines, déployant de multiples parcours de formation à travers les territoires. C'est ainsi que tous les étudiants, rencontrés au domicile de retraités, se définissent par une même expérience migratoire (transit interconti-

ental de l'Amérique du Sud à Madrid, de la Chine à Paris, traversée européenne de la Roumanie jusqu'en Île-de-France, de Bordeaux à la métropole madrilène ou interrégionale depuis Valencia ou Lyon), motivée par l'économie de la connaissance qui caractérise ces capitales. Avec l'élargissement international de l'accès aux études universitaires, le monde étudiant, à l'image des individus interrogés, se diffracte en une véritable mosaïque, composée par la diversité des âges et des cultures. Leur quête individuelle de diplômes est dès lors conditionnée par l'obtention d'un toit autre que celui du foyer familial. Ce n'est pas uniquement à la pénurie de logements que ces jeunes adultes se confrontent mais également au contrôle que leur entourage d'origine exerce sur leur nouvelle destination résidentielle. Que ce soit face à la peur des parents de laisser leur enfant, bac en poche, vivre seul dans une grande ville ou face aux inquiétudes jalouses d'une épouse qui voit son doctorant de mari quitter le nid conjugal, la cohabitation avec une personne retraitée se révèle être une stratégie d'émancipation particulièrement efficace pour ces jeunes universitaires. Si c'est un tremplin de contraintes, liées à leur projet de formation, qui les ont propulsés vers le domicile de propriétaires vieillissants, reste à connaître ce qui a conduit ces derniers à leur ouvrir leur porte.

En leur rendant visite, nous avons fait la connaissance de dames âgées de 68 à 96 ans : jeunes retraitées, individus grabataires ou personnes jouissant d'une bonne santé physique. Cette découverte identitaire peut être éclairée par le fait que l'avancée en âge s'accompagne d'une féminisation⁶ d'une part, et par la profonde hétérogénéité qui définit d'autre part la catégorie « personnes âgées ». Parmi les transitions constitutives du vieillissement, le « devenir vieux » s'éprouve à travers le handicap physique pour certaines de nos enquêtées. Dès lors, les routines qui contribuent puissamment au maintien des « allant de soi » de la vie quotidienne, se trouvent déstructurées. La diminution de la motricité opère ainsi une rupture dans leur mode de vie, les appelant à réorganiser leur existence domestique autour d'une aide extérieure. Si la définition usuelle de la dépendance, comme « incapacité à faire », s'applique au vieillissement de ces citadines, elle ne doit cependant pas être confondue avec la perte d'autonomie, le fait de continuer à décider pour soi-même et ce, malgré les déficiences physiques. C'est pour se préserver d'une vieillesse traitée comme une pathologie et à terme, d'une hospitalisation qui les éloignerait de leur logement métropolitain, que ces femmes se sont tournées vers l'hébergement d'un étudiant,

6. Si l'Insee observe une parfaite parité avant 60 ans (50 % de femmes dans la société), celles-ci représentent 56 % des 65-69 ans et 67 % des 80-84 ans, phénomène que certains résument par la formule : « les vieux sont des vieilles » (Insee, 2001) ; cet énoncé synthétique pourrait être traduit en espagnol. En effet, une même féminité s'observe au sommet de la pyramide des âges de cet autre pays européen (Androher Biosca, 2000).

un réaménagement domestique susceptible de les dispenser de nombreuses besognes journalières.

Sous une même chape de rationalité instrumentale, l'offre de résidence étudiante a également pour finalité de « désamorcer la pression sociale qui pèse sur la vie en solo » (Kaufmann, 1999, p. 42). Au-delà d'un changement qualitatif qui touche l'être, de la fatigue qu'engendre le poids des années, l'expérience de la vieillesse se manifeste par une importante « transaction relationnelle », par la perte de nombreux rôles sociaux liée à la cessation d'activité professionnelle et au veuvage (Caradec, 2001, p. 69). Aux dires de certaines personnes âgées, ce n'est ni par gestion de dépendance, ni par souffrance de la solitude qu'elles ont opté pour cette forme de cohabitation mais plutôt parce que leur isolement urbain souciait leurs enfants au point de menacer la pérennité de leur logis.

Acteurs et non simplement victimes de l'affaiblissement des formes traditionnelles d'appartenance dans les métropoles, les étudiants et les personnes âgées interrogés sont *mutatis mutandis* dans une double aventure résidentielle, articulée entre la recherche d'un abri studieux et l'aspiration à une réattribution fonctionnelle du logement. Aussi décrivent-ils, d'une étape à l'autre du cycle de vie, l'élection de leur nouveau partenaire de vie comme une prise de risque conséquente et inhérente à la libération de leur champ d'action individuelle. C'est au cœur de leur rencontre que ces individus disent s'être exposés à ce sentiment de manière déterminante, considérant cette expérience comme un événement-avènement. Cette entrée en contact entre deux personnes étrangères se distingue du fait ordinaire des interactions au sens où elle s'avère destinale puisqu'elle oriente les deux parties en présence vers des horizons insoupçonnés. Loin d'être fortuite, la présence continue d'un tiers social lors de leur entrevue, organisée par les acteurs institutionnels, alimente étrangement tant le flou que l'issue de leur prise de décision. Dans cette dramaturgie sociale, tout se passe comme si les rôles principaux s'éclipsaient au profit du scénario, comme si les futurs acteurs de la cohabitation intergénérationnelle se choisissaient moins qu'ils ne découvraient le casting institutionnel. Réunis sous un même toit par un synopsis de mutualité, comment interprètent-ils au quotidien cette fiction résidentielle ?

Les maisonnées relationnelles : des constructions plurielles régulées par deux individualités

« Depuis que l'homme a pu penser sa relation à l'espace et l'exprimer, la tentation d'une analogie entre ordre spatial et ordre social a existé » (Ségaud, 2006, p. 60). Ainsi, le charme de nouvelles voûtes solidaires dans les métropoles enthousiasme les promoteurs parisiens et madrilènes du « logement intergénérationnel », inspirés par un individualisme raisonné. Pour découvrir l'être ensemble de ces étudiants et de ces

personnes âgées, motivés par la consolidation résidentielle de leur autonomie individuelle, il convient d'abandonner le général, de s'éloigner du discours institutionnel pour arriver au particulier, de quitter « l'habit » du scientifique pour revêtir celui de l'invité, accueilli dans une demeure où les hôtes, peu à peu, par leurs paroles et leurs comportements, laisseront entrevoir comment ils bâtissent une même maisonnée. Par « maisonnée », nous entendons à la suite des anthropologues de la parenté européenne paysanne, « les relations qui unissent plusieurs personnes dans la production du quotidien alors même qu'aucun lien de sang ni d'alliance n'existe entre elles » (Weber, Gojard, Gramain, 2003). C'est donc une socio-anthropologie de l'interdépendance que l'étude du processus urbain d'individualisation nous conduit à mener. En parcourant le potentiel de relations qu'offre le rapprochement métropolitain de ces deux âges de la vie, trois idéal-types de maisonnées intergénérationnelles vont être distingués : « l'auberge étudiante », « la demeure gériatrique » et « le gîte néo-familial ». Cette perspective nominaliste recouvre et ce, tant à Paris qu'à Madrid, les différentes régulations sociales que deux individus tissent pour coexister autour d'un même logement. En effet, à l'échelle microsociale où se situe notre investigation, les appartenances culturelles des personnes interrogées ne déterminent pas leur mode d'habiter.

Sous le premier type de charpentes relationnelles observées, cohabitent des retraitées plus ou moins âgées, en bonne condition physique, et des jeunes hommes d'origine étrangère, étudiants, à l'âge avancé, prolongeant leur cursus universitaire loin de leur pays natal. Sur les scènes locales de ces ménages, domestiques et urbaines, un jeu original de liens intergénérationnels s'interprète sous les traits d'un maître de maison au service de son hôte. Une inégalité des apports domestiques structure en effet la vie matérielle et quotidienne de ces groupes d'appartenances résidentielles. L'auberge étudiante s'apparente de fait à une situation d'hospitalité relativement classique. Un rapport asymétrique est entretenu par la souveraineté que la personne âgée exerce sur son logement. Pourvoyeuse du gîte et du couvert de l'étudiant, elle incarne une gouvernante, maîtresse des coutumes domestiques et dévouée à leurs tâches, des courses au ménage, en passant par le nettoyage du linge sale. Face à elle, l'étudiant se trouve assujéti à une dette exponentielle. En effet, dans son *Essai sur le don*, M. Mauss définit rigoureusement le lien du don et de l'échange par « la triple obligation de donner, de recevoir et de rendre » (1950, p. 162). Or, à écouter nos jeunes enquêtés, accepter sans pouvoir rendre, c'est se subordonner, se sentir infantilisé. Si l'étude du partage des tâches domestiques permet d'accéder au domaine du rapport à l'Autre et de la dynamique relationnelle, dans quelle mesure le monopole de l'ouvrage ménager par la personne âgée structure-t-il les territoires de la maisonnée ? Le territoire diffère de l'espace au sens où il est l'objet de délimitations, de marquages et d'appropriations collectives ou individuelles. En tant que construction

relationnelle, l'auberge étudiante s'échafaude sur le décloisonnement de l'espace domestique, la dilatation des territoires dans une même logique communautaire. L'indifférenciation des espaces publics, privés et intimes au sein du logement caractérise ce type de cohabitation. Son décor domestique, entièrement confectionné par les propriétaires âgées, n'accorde que peu de place aux territoires estudiantins. Chez Marie-Rose, Mihai, étudiant roumain en politiques européennes, bénéficie tout juste d'un ancien placard à chaussures pour ranger ses vêtements mais, en aucun cas, d'une pièce personnelle.

Dès lors, l'auberge étudiante est conçue comme une boîte à habiter par ses jeunes hôtes, une résidence où ils passent pour dormir, manger, prendre des affaires ou se reposer mais où ils n'organisent pas l'essentiel de leur temps. Ces rythmes d'occupation de l'intérieur domestique, réduits au strict nécessaire, incitent à examiner cette résidence intergénérationnelle sous son profil citoyen. L'auberge étudiante loge deux figures urbaines divergentes : la vieille sédentaire et le jeune nomade. Dans ce type de maisonnée intergénérationnelle, étudiants et personnes âgées n'empruntent pas les mêmes sentiers du quotidien. Alors que les retraitées concentrent l'essentiel de leurs déplacements autour de leur quartier résidentiel, fréquentant des pôles sociaux (lieux d'approvisionnement, local associatif, voisinage, résidences des amis) proches de leur domicile, la mobilité de leurs hôtes estudiantins procède non seulement d'une « dispersion des temps universitaires » mais aussi de « leur dilution dans l'espace » (Bonnet, 1997, p. 68).

Escapades du foyer communautaire pour les jeunes adultes, ces excursions dans la ville sont supportées par leurs cohabitantes retraitées et ce, au double sens du verbe, « tolérer avec difficulté » et « soutenir ». En accueillant un étudiant étranger chez elles, ces vieilles dames s'incarnent non seulement dans le rôle de l'aubergiste, soucieux de l'organisation domestique et perturbé par les absences imprévisibles de son hôte, mais également dans celui de guide initiateur au système de signes et à la richesse sémantique de sa région urbaine. Entre tension et coopération, comment les occupants de l'auberge étudiante se perçoivent-ils ? Objets de dons unilatéraux de la part de leurs cohabitantes retraitées, les étudiants vivant dans ce type de maisonnée intergénérationnelle ressentent de manière vive la précarité de leur condition. Teintée de maternage et d'une vision sexuée des rôles domestiques, l'auberge étudiante leur permet certes de se consacrer pleinement à leurs études. Toutefois, ces jeunes adultes souhaitent cet hébergement temporaire, aspirant à davantage d'indépendance et d'intimité. En dépit de cette défiance secrète de leurs jeunes hôtes, les vieilles dames disent se complaire dans leur rôle de maîtresse de maison dans la mesure où il leur permet de réinvestir une identité familiale, un statut fonctionnel : celui de femme au foyer, de ménagère. Leur réserve se porte néanmoins sur le peu de témoignages d'affection qu'elles reçoivent en retour de leur dévouement domestique. Un

cercle d'attentes insatisfaites entoure ainsi l'auberge étudiante mais n'enferme pas l'ensemble des foyers intergénérationnels observés. Parmi eux, d'autres dyades relationnelles ont pu être discernées.

Qualifié de « gériatrique », le deuxième type de maisonnée intergénérationnelle repéré procède de la nécessité pour la personne âgée de soins domestiques quasi constants. Sous ce fronton, s'abritent des dames très âgées, ayant plus de 80 ans, se trouvant en pleine déprise, un état que les sociologues de la vieillesse définissent par la perte de nombreux statuts fonctionnels du fait de la dégradation de leur condition physique parfois grabataire.

Avec elles, vivent des étudiantes d'âges variables, d'origine étrangère ou non. Dépourvues de toit, faute de moyens financiers suffisants pour en assumer le coût, toutes sont prêtes à jouer les aides ménagères pour en obtenir un. Cette forme de cohabitation repose sur une logique utilitariste. L'ouverture du domicile de la personne âgée est conditionnée par une marchandisation des tâches domestiques. Qu'il s'agisse des courses, du ménage, de la préparation des repas ou du nettoyage du linge, ces activités sont effectuées par l'étudiante dans des plages horaires fixées de manière conjointe, en échange de quoi la personne âgée l'accueille sous son toit, lui concède une petite rémunération et finance l'économie domestique (la nourriture consommée, les produits ménagers, les déplacements que nécessite l'approvisionnement de la maisonnée).

Cette aide quotidienne se révèle particulièrement contraignante pour l'étudiante compte tenu du temps important qu'elle lui demande et des tâches délicates, notamment les soins du corps de la vieille dame (toilette, habillement...) qu'elle implique. Comment cette relation de maître à employée de maison se définit-elle territorialement dans le logement ? Lors de nos visites à domicile, ce sont de véritables musées autobiographiques que les propriétaires au grand âge nous ont dévoilés à travers leur décor domestique. Gardiennes d'« objets-discours » comme autant d'« hologrammes des identités perdues » (Muxel, 1996, p. 96), ces vieilles dames affirment leur attachement à leur cadre de vie familial et ce, malgré leur caractère inadapté aux handicaps physiques dont elles souffrent. Dans ce type de maisonnée, les territoires proprement estudiantins sont des espaces en marge du logement, des chambres de bonnes situées sur le même palier, des pièces plus petites ou peu lumineuses. Bref, des espaces que les étudiantes perçoivent comme moins agréables à vivre que ceux occupés par les personnes âgées. Si chacune d'entre elles dispose de leur propre chambre et d'une salle de bain, la différence de confort observée entre l'univers domestique de la vieille dame et celui réservé à la jeune fille dénote une distinction de statuts entre ces deux cohabitantes et ce, au privilège de l'âge. Ce rapport de pouvoir entre les cohabitantes s'inverse, une fois la porte du logement franchie. Dans l'espace urbain, l'aînée trébuche sur une perte de repères alors que la benjamine court vers un nouveau repaire. En effet, bâti sur la



Entre femmes des rapports quasi familiaux

fragilité physique des personnes âgées, ce type de cohabitation donne à voir des expériences urbaines diamétralement opposées. Proie majeure du vieillissement, la mobilité véhicule souffrances et angoisses chez les vieilles dames. Leur domicile constitue tant un cocon protecteur qu'un lieu d'enfermement dont elles ne s'extirpent qu'au prix d'une logistique matérielle importante (fauteuil roulant, taxi, assistance étroite d'un proche...). Si leurs jeunes cohabitantes les accompagnent dans leurs périples occasionnels à travers la ville (essentiellement tournés vers les services thérapeutiques), elles fréquentent seules les univers d'approvisionnement nécessaires pour faire tourner l'économie domestique de la maisonnée (courses alimentaires, médicales...). Aux yeux de ces dernières, l'espace urbain semble receler de nombreuses aménités (enrichissement intellectuel dans les établissements d'enseignement supérieur qu'elles fréquentent, sociabilités amicales lors de festivités nocturnes...). Sous leur propre gouvernement, leurs déplacements à travers la capitale déploient opportunément une plage spatio-temporelle à la taille d'une vie étudiante. Si ces expériences citadines différentielles entre l'étudiante et la vieille dame creusent en pratique le fossé de leur différence d'âge, comment le perçoivent-elles? Confrontées à la rupture avec leur corps, les personnes âgées peuplant ce type de maisonnée soumettent l'hébergement d'étudiantes à leur bon vouloir, à la satisfaction qu'elles retirent des services reçus. Cette posture n'est pas sans ambiguïté puisqu'elle exprime tant un désir de commandement qu'un besoin de se faire choyer. Ainsi, c'est la jouvence de leurs cohabitantes, la propriété de rajeunir que ces vieilles dames recherchent dans leurs relations avec les étudiantes. Ces dernières redoutent au contraire leur déchéance physique, précipitant la fin de leur hébergement. Si ce deuxième type de cohabitations a été opéré par nécessité, le troisième mis à jour semble quant à lui fondé sur l'assentiment de ses occupants.

Le gîte néo-familial est l'idéal-type d'un compagnonnage entre étudiants et personnes âgées. La compagnie, tel est précisément l'enjeu journalier de leur rapprochement résidentiel. Celui-ci recouvre une troisième forme d'inter-

dépendance fondée sur la logique réciproque du don/contre-don. Au creux des micro-situations quotidiennes, comment cette mutualité objective-t-elle une familiarité entre une dame âgée et une étudiante? Ces deux figures féminines méritent d'être présentées dès à présent. Au regard de notre enquête de terrain, le gîte néo-familial rassemble conceptuellement des retraitées d'âges variables, en bonne condition physique qui, jusqu'à une période relativement récente, hébergeaient des membres de leur famille (petits-enfants, neveux). Quant à leurs cohabitantes, ce sont des étudiantes aux diverses appartenances culturelles, ayant entre 18 et 30 ans, qui tiennent un même discours sur la primordialité de leur réussite universitaire. Cette première identification n'appelle pas de généralisation mais son approfondissement analytique. Si les économies domestiques des deux maisonnées précédentes fonctionnaient autour d'une prise en charge unilatérale par l'un ou l'autre des cohabitantes, celle du gîte néo-familial est double. À chaque cohabitante, se rattachent une production et une gestion domestiques singulières. Cette organisation ménagère plurielle s'observe notamment à travers la séparation de leurs produits alimentaires respectifs. Bien que les stocks de productions domestiques de la vieille dame et de l'étudiante soient individuels, les deux femmes se disent liées par une entraide occasionnelle (partage d'un plat longuement cuisiné, nettoyage d'une partie du linge de sa cohabitante pour remplir la machine à laver...).

Au fil de ces dons ponctuels, leurs manières de faire étrangères deviennent familières au point de créer un sentiment de filiation. En rapprochant spontanément leur relation de celle nouée entre une grand-mère et une petite-fille, plusieurs de nos enquêtées suggèrent qu'une parenté peut naître simplement du quotidien partagé. Ce sentiment, éclairé par la théorie des humeurs de F. Héritier, renvoie à « la croyance traditionnelle selon laquelle la nourriture et la parole partagée créent un lien de paternité aussi fort que le sang » (1994). Comment cette proximité habitable organise-t-elle les territoires du gîte néo-familial? Si le logement est une structure fixe, qui délimite des frontières géographiques, l'organisation de ses territoires domestiques est moins une construction spatiale que sociale.

L'auberge étudiante ne diffère pas de la demeure gériatrique par son nombre de pièces, mais par la logique communautaire et non hiérarchique qui envahit l'ensemble des espaces du domicile. Dans le jeu social du gîte néo-familial, la distribution des territoires personnels (chambres et salles de bains) et des espaces communs (cuisine et séjour) est l'une des pierres de cette maisonnée. Ainsi, se lit spatialement « la dialectique de leur lien social entre la convergence et la divergence, la présence et l'absence, la porte et le pont » (Simmel, 1999, p. 43). Dans cette métaphore des formes de socialisation, G. Simmel conçoit « la porte » comme l'ensemble des frontières que nous posons à l'égard de toute altérité. Le « pont », quant à lui, renvoie au dépassement de ces frontières, à l'entrée en relation. Si compagnie

et isolement, tels un pouls, animent le cœur domestique du gîte néo-familial, qu'en est-il de son environnement urbain ? En se prêtant au jeu de la représentation graphique de leurs déplacements citadins, les occupantes du gîte néo-familial racontent deux expériences de l'urbanité, autrement dit, deux formes de relations nouées dans l'espace urbain. L'investissement des propriétaires âgées dans la ville est très lié aux possibilités de maintenir des liens affectifs essentiels. Ce constat, certaines des retraitées interrogées l'illustre par écrit et ce, d'une main tremblante, difficilement lisible mais accompagnée d'une parole pleine de ferveur pour leurs proches (enfants et petits-enfants). Alors que les vieilles dames entretiennent leur jardin familial par leurs visites ; leurs cohabitantes estudiantines, récemment arrivées dans la capitale, sèment de nouvelles sociabilités urbaines. Une expérience citadine n'étant pas réductible à l'autre, ces ménages intergénérationnels découvrent d'autres aventures urbaines en s'écoutant, et s'inquiètent d'autant plus de leur éloignement prolongé du domicile qu'elles méconnaissent les territoires de la ville où leur cohabitante circule. Cet enrichissement mutuel au contact d'une génération différente de la sienne alimente un imaginaire de la « famille élective » à l'intérieur du gîte néo-familial (Singly, 1993). Par ce concept, François de Singly désigne en effet « une réappropriation volontaire des liens de parenté, centrée sur

les personnes et la qualité des relations » (1993, p. 77). Aussi comprend-t-on que les habitantes de cette maisonnée associent leur complicité à un sentiment de filiation. « S'approprier, c'est créer des liens » dit le renard au Petit Prince de Saint-Exupéry (1999, p. 48). Cette formule, le gîte néo-familial pourrait en faire sa devise, en tissant une forme originale de solidarité entre étudiante et personne âgée, savant dosage de proximité et de distance entre deux générations.

En refermant l'ouverture contingente de ces constructions idéales typiques, cette étude empirique emporte un gisement d'indices sur les propriétés individualistes de nos sociétés métropolitaines. En effet, si notre « approche par les échelles d'observation renvoie à une théorie de la connaissance comme dispositif limité, imparfait, discontinu et mobile » (Desjeux D., 2004, pp. 116-117), elle offre l'avantage de montrer, sans manichéisme, l'ambivalence de la réalité urbaine. Cohabiter ne préjuge pas d'un projet de vie commune, d'une convivialité. C'est en œuvrant pour le développement des individus, en leur offrant les ressources de leur indépendance que les adultes citadins et ce, quel que soit leur âge, seront à même de consolider des sociabilités aussi innovantes que chaleureuses, sans renoncer aux valeurs d'égalité et de liberté, caractéristiques de l'individualisme moderne.

Références bibliographiques

- Androher Biosca S., (2000), *Mayores y familia*, Madrid, Instituto de la familia.
- Attias-Donfut C. (dir.), (1995), *Les Solidarités entre générations. Vieillesse, familles, États*, Paris, Nathan.
- Baudin G., (1999), « La mixité sociale : une utopie urbaine et urbanistique », article électronique, déposé sous autorisation des Presses universitaires de Franche-Comté.
- Beck U., (2003), *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Flammarion.
- Bonnet M., (1997), « Temporalités étudiantes : des mobilités sans qualités », *Annales de la Recherche Urbaine*, n° 77, pp. 66-72.
- Bourdin A., (2005), *La métropole des individus*, La Tour d'Aigues, éd. de l'Aube.
- Caradec V., (2001), *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Paris, Nathan.
- Castel R., Haroche Cl., (2001), *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*, Paris, Fayard.
- Chamboredon J.-C., Lemaire M., (1970), « Proximité spatiale et distance sociale », *Revue Française de Sociologie*, XI, 1.
- Desjeux D., (2004), *Les sciences sociales*, Paris, PUF.
- Dumont G.-F., (2006), « Tendances et perspectives de la gérontocroissance urbaine », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 100, pp. 39-42.
- Fernandez B., (2002), « Los mayores en las ciudades », *Sesenta y más*, n° 206.
- Héritier Fr., (1994), *Les deux sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*, Paris, Odile Jacob, pp.309-325
- Jaillet M.-C., (1998), « À propos de la mixité », Lyon, *Cahier du DSU*, n° 21, pp. 38-43.
- Kaufmann J.-C., (1999), *La femme seule et le Prince charmant*, Paris, Nathan.
- Mauss M., « Essai sur le don. Formes et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques », *L'Année sociologique*, 1, 30-186. Repris en 1950 dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF.
- Minodier C., Rieg C., (2004) « Le patrimoine immobilier des retraités », Paris, *Insee Première*, n° 984.
- Muxel A., (1996), *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan.
- Saint-Exupéry A. de, (1999), *Le Petit Prince*, Paris, Folio.
- Segaud M., (2006), « L'ordinaire des espaces quotidiens », *Urbanisme*, n° 351.
- Simmel G., (1999), *Sociologie : Études sur les formes de socialisation*, Paris, PUF, 1999.
- Singly F., (1993), *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.
- Weber F., Gojard S., Gramain A., (2003), *Charges de famille. Dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, La Découverte.

Biographie

SOPHIE NÉMOZ est doctorante en sciences sociales à l'université René Descartes (Sorbonne – Paris V), affiliée au Centre de Recherche sur les Liens Sociaux (CERLIS). Sa thèse porte sur l'« éco-logis » : constructions et usages sociaux de la qualité environnementale dans l'habitat. Elle travaille également sur les thèmes suivants : Modes de vie et logements des étudiants en Europe ; Relations intergénérationnelles et identités culturelles ; Mobilités à différentes échelles territoriales (intra-urbaine, interrégionale et internationale). Elle a publié en 2007 *L'étudiant et la personne âgée sous un même toit. Sociologie de maisonnées parisiennes et madrilènes*, L'Harmattan, coll. Logiques sociales ; en mai 2006 elle a fait une communication au colloque Habiter, à l'Institut d'Urbanisme de Paris 12 – Val-de-Marne, intitulée « Entre logement solidaire et mariage d'intérêts, comment étudiants et personnes âgées parviennent-ils à cohabiter sous un même toit ? Une comparaison de maisonnées intergénérationnelles parisiennes et madrilènes ».

sophie.nemoz@laposte.net